

Consultation

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **64 (1926)**

Heft 25

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-220348>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Il est certain que ces livres contiennent de descriptions vraies et gracieuses, des scènes pleines de verve qui nous captivaient, des personnages bizarres qui, par leur manière de s'exprimer, nous amusaient ; mais le grand succès des livres d'Urbain Olivier, auprès de nous, il fallait le chercher dans le fait que ces tableaux champêtres pleins de vérité et de fraîcheur sont l'expression exacte de notre propre vie nationale.

Ce qui nous plaisait à nous autres, jeunes Vaudois et Vaudoises, c'est qu'Urbain Olivier nous parlait notre langage ; nous y retrouvions notre vie de tous les jours ; ces campagnes, c'étaient les nôtres ; nous nous reconnaissons dans ses personnages, nous y reconnaissons ceux qui nous entouraient.

Et puis, c'est simplement, qu'il nous parlait, avec son cœur, un des plus nobles cœurs qui aient battu ; il nous parlait en ami qui connaît la source du vrai bonheur et veut y conduire les autres.

Avec quelle délicatesse exquise il décrit les sentiments tels que l'amour, par exemple, avec quel art il en suit le développement ; comme il sait faire parler la nature vraie, cachée dans les replis les plus intimes de l'être moral ; une marche sûre qui conduit au bonheur et au repos. Comme tout cela nous élevait et nous rafraîchissait.

Laquelle d'entre nous n'aurait voulu être Rosette et trouver un Charles Maubert. Ou l'industrielle Ferdine, ou bien encore Hélène, la fille du régisseur. Combien n'avons-nous pas rêvé de ces héroïnes ! Il est vrai qu'elles sont bien parfaites et que nous soupirions parfois de notre infériorité, en nous comparant à elles ; mais chacune, sans doute, dans le secret de son cœur, espérait rencontrer un Hermann.

Que de leçons donnent les personnages d'Urbain Olivier, caractères pittoresques et originaux : David Charnay, l'orphelin marchant dans la vie d'un pas ferme et réussissant par sa droiture et sa persévérance à créer un établissement prospère ; Adolphe Mory, qui arrive, en surmontant bien des obstacles, à accepter la vie franchement, telle qu'elle est et à se rendre utile dans son village ; Joseph, l'ouvrier type du cultivateur intelligent et actif ; Jean Laroche nous montrant par son exemple que la position sociale et la fortune ne font pas la réelle distinction, mais oui bien le caractère, les sentiments élevés, la conduite honorable ; tous ceux-là, d'autres encore, sont par leur exemple, au milieu des luttes de la vie, autant d'appels à l'énergie virile que rien ne peut abattre.

Il y a dans les enseignements d'Urbain Olivier de quoi faire réfléchir ceux qui, mécontents, troublés peut-être dans leur esprit, soupirent après un état de choses meilleur.

Toutefois, en jugeant à nouveau l'œuvre d'Urbain Olivier, après bien des années, sans que pour cela le charme des scènes décrites par cet écrivain n'en soit diminué, non plus que leur fraîcheur, nous nous demandons si une certaine monotonie, un type uniforme chez ses fiancés, ne rendent pas ceux-ci quelque peu distants aux yeux de notre jeunesse que la vie a rendue plus avide d'ardeur démonstrative que nous ne l'étions. Les fiancés d'Urbain Olivier parlent toujours le même langage, ils manquent d'une individualité mouvementée.

Une des plus belles définitions de l'amour s'exprime ainsi : « Aimer, c'est se donner aux autres, se détacher de soi ». Cela est surtout vrai de l'amour réciproque de deux âmes qui se préparent à faire ensemble le voyage de la vie. L'amour se fonde sur la sympathie, c'est l'accord des sentiments, l'harmonie des pensées et des desirs, « c'est l'unité du dedans qui nous amène à souhaiter passionnément de confondre nos vies ». C'est cette passion qui semble manquer aux héros d'Urbain Olivier. Ils sont raisonnables, mais la raison étouffe un peu trop en eux la passion, l'enthousiasme, le ravissement de deux êtres qui entrent dans une existence pleine de charme.

Il n'est certes pas à désirer que ces amoureux

¹ P. Duplan-Olivier : Urbain Olivier et son œuvre comme moraliste.

soient moins raisonnables, mais qu'ils ne soient pas seulement cela, que l'enthousiasme parle plus haut.

Peut-être ce défaut est-il une des raisons pour lesquelles la jeunesse d'aujourd'hui ne lit plus Urbain Olivier ? Son idéal à lui, n'était pas une jeunesse bruyante, remuante, mais paisible, réfléchie, prudente, ayant la sagesse qu'on acquiert ordinairement plus tard : c'est ainsi qu'il a compris et voulait la jeunesse.

Nous comprenons une jeunesse à la vie exubérante, aux muscles vigoureux, aux passions nobles ; mais nous pensons qu'elle aurait cependant tout à gagner à lire, dans ses moments de loisir, ce qui plaisait à notre génération, plus calme, mais plus enthousiaste et qu'elle trouverait dans la lecture des livres d'Urbain Olivier, une douce sérénité, des leçons salutaires, des exemples sains et réconfortants.

Puisse ces lignes, adressées aux parents, aux mères, en particulier, les engager à mettre à la portée de leurs fils et de leurs filles, les romans d'Urbain Olivier pour les leur faire comprendre et aimer, comme nous les comprenions et les aimions.

Mme David Perret.

Consultation. — Docteur, je voudrais savoir si j'ai encore de nombreuses années à vivre.

— Vous êtes marié ?

— Non, docteur.

— Pas d'enfants, alors ?

— Non, docteur.

— Vous fumez ?

— Non, docteur.

— Pas d'excès de table ?

— Non, docteur.

— Vous buvez

— ...De l'eau.

— Vous faites un peu la fête ?

— Non, docteur.

— Alors, pas de vice, pas de défaut, dans ces conditions...

— Dans ces conditions, vous croyez que je peux espérer...

— Dans ces conditions, je me demande ce que ça peut bien vous faire de vivre longtemps.

UNE QUESTION DE RACE

H ! M. Batifol, me dit le coiffeur chez lequel j'ai l'habitude de me rendre deux fois par semaine pour me faire râcler le menton, j'ai le plaisir de vous informer que, désormais, vous n'attendrez plus dans ma boutique, je me suis adjoint un aide.

Il interpella aussitôt un grand garçon qui jouait aux gnus sur le trottoir d'en face avec d'autres gamins.

— Félix ! arrive ici que je te présente à un client.

Le gosse lâcha en bougonnant sa partie, entra dans le sombre salon de coiffure en clignotant des yeux qui étaient encore tout éblouis par le soleil qui régnait au dehors.

— Voilà mon aide, dit le coiffeur en le poussant vers moi ; c'est l'un de mes neveux, un gamin fort intelligent et qui réussira s'il le veut. Il commence aujourd'hui son apprentissage ; dans un an ou deux, je serai tranquille. Il a déjà quatorze ans, bien qu'il ne les paraisse pas. Alons Félix, passe la serviette au cou de Monsieur, aiguise ton rasoir comme je t'ai montré à le faire, savonne le visage.

L'enfant, après avoir reniflé commença à passer le rasoir sur le cuir avec une maladresse qui suffit à me prouver qu'il avait peut-être des dispositions pour l'état de coiffeur, mais qu'il n'avait pas la vocation.

A chaque instant, il tournait la tête du côté de la rue et criait aux gamins qui poursuivaient leur partie de gnus : « Patientez un moment, j'arrive ; j'expédie le client et je retourne à la partie.

Il me savonna tant bien que mal pendant que son oncle, occupé par un autre client, nous racontait qu'il faisait de l'élevage de lapins, mais qu'il aimait par-dessus tout les chiens. J'en ai deux superbes, disait-il.

— Pure race ? demanda l'autre patient pour paraître s'intéresser à ce qu'il racontait.

— Non, mais ça ne les empêche pas d'avoir toutes les qualités et d'être on ne peut plus in-

telligents. La question de race, c'est de la blague. Ma mère à moi, était de Berne, mon père était d'ici, et vous le voyez, je suis aussi intelligent qu'un autre.

Le neveu s'était mis à la besogne. J'avais l'impression qu'il arrachait ma barbe plutôt que de la couper.

L'oncle, lâchant son client vint voir ce que faisait son phénomène, lui donna des conseils :

— Allons, ne tiens pas ton rasoir si droit... ah ! qu'est-ce que je te disais, tu vois, tu viens d'enlever un beefsteak à Monsieur..., pas si près de l'oreille, voyons, tu vois bien que tu viens de détacher le lobe... Près du nez, fais bien attention à l'aile, ne la coupe pas... allons, bon, voilà ce que je craignais... Fichu maladroit... Tu as encore une gaffe à faire, au tournant du menton, c'est là le plus difficile, essaye voir de l'éviter pour racheter tes autres fautes... Crac, une entaille, ça y est, tu n'en as pas raté une. Je ne te félicite pas. Regarde la tête de Monsieur ; il saigne comme un bœuf qui sort de l'abattoir, tu n'as pas honte ? Tu t'es trop pressé. Je sais bien qu'il faut que le métier « rentre », mais je crois que tu auras beaucoup à faire pour acquérir une grande sûreté de main.

Le gosse sans en écouter davantage m'avait laissé en plan et avait rejoint la troupe des gamins avec lesquels il faisait sa partie de gnus.

— Ça ne pense qu'à jouer, conclut le coiffeur, c'est jeune, ça n'a pas la tête à ce que ça fait. Et puis, son père est charcutier et le travail que ce galopin vient d'accomplir me prouve qu'il aurait eu peut-être plus de dispositions pour le métier de son père. On a beau dire : « bon chien chasse de race ».

LES POIS

Un jongleur demanda la permission d'exécuter devant Louis XII un tour d'adresse tel qu'on n'avait pas encore vu le pareil.

Le roi consentit, et notre homme se présenta, portant une écuelle pleine de petits pois détremés et amollis dans l'eau. Ensuite, il dit à une personne de tenir une aiguille à quelques pas devant lui, et se mit à lancer ses pois, l'un après l'autre, avec tant d'adresse que tous s'enfilaient dans l'aiguille. Louis XII lui dit : « Mon ami, je conçois que vous avez pris beaucoup de peine et que vous avez mis beaucoup de temps pour acquérir une aussi prodigieuse adresse ; il est donc juste de vous en dédommager. »

Alors le roi parla à un de ses pages qui sortit et revint apportant un sac assez lourd. Le bateleur était ravi, il s'imaginait que ce sac était rempli d'or. Mais, lorsqu'il l'eut ouvert, il y vit... des petits pois.

Louis XII avait pensé, avec raison, que c'était assez récompenser un talent qui n'est d'aucune utilité pour la société.

SCIE MÉLODIQUE

Il existe, depuis peu, un nouvel instrument de musique : c'est la scie mélodique. Ne croyez pas à une plaisanterie, je vous prie. Cet engin mélodieux est visible chez M. X. en notre bonne ville. C'est la lame d'acier, aux dents voraces, que le boucher emploie pour scier l'os que Sophie demande toujours pour le chien de Monsieur, quand elle va quêrer un rôti.

Avez-vous ouï ce grignottement, cette friction acier contre os ?... Votre moelle épinière, ainsi que les nerfs de vos molaires ont-ils tressailli, vrillés par cette sonorité incongrue ?... Malgré ces fâcheuses apparences, la scie égoïne est appelée au plus bel avenir. Pour en jouer avec quelque succès, on attend que sa croissance ait atteint environ 60 cm. Alors, on empoigne courageusement la bête, non, pardon !... la lame par les dents, on la pince entre ses genoux. A petits coups d'un marteau feutré, on frappe la surface bleuie, tandis que, de la senestre, on fait onduler la maigre échine de l'instrument.

On obtient des sons que l'on peut qualifier, sans exagération, de sérapiques. Cela oscille entre la harpe et le piano, avec des résonnances de violon qui vous vont droit à l'âme. Le compositeur qui, le premier, introduira dans le répertoire